

## Le parcours du libertaire

Olivier Bourque

Numéro 249, juillet–août 2007

Gille Carle : le batailleur

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/47486ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bourque, O. (2007). Le parcours du libertaire. *Séquences*, (249), 28–29.

## LE PARCOURS DU LIBERTAIRE

*Gilles Carle est amoral. Dans le sens pur du terme. Il déteste la morale. Il y trouve un frein à l'existence humaine. À commencer par sa propre existence. Dès lors qu'il peut voler de ses propres ailes, il se lance. Au risque de se casser la gueule. Carle est un phénix, toujours prêt à renaître de ses cendres. Ses films témoignent de sa pensée : ils sont libérés de la contrainte, veulent vivre et s'éclater dans tous les sens.*

Un rapide coup d'œil à sa filmographie. Voyons voir. Carle aime les individus solitaires. Les bafoués. Les éclopés. Les femmes blessées. Les déneigeurs sympatoches. Des Indiens au grand cœur. Les Bernadette de bonté. Les Maria Chapdelaine, les Ovide Plouffe, les guérisseuses ésotériques, les propriétaires de taverne.

Au début des années 80, il affirme voir dans notre époque la fin des orthodoxies. « Cassez la famille, brisez sa morale, vous libérez ainsi les homosexuels qui veulent vivre leur sexualité sans contraintes, vous libérez la jeune fille qui veut vivre sa vie de femme sans la maternité. Je crois plus aux individus qui vivent en marge de la société et qui se regroupent pour faire valoir leurs droits, qu'à tout le reste. Car ce sont ces actions marginales qui, à long terme, finissent par transformer réellement la société. »



Fantastica | Du côté de Magritte

Carle en sait quelque chose. Il s'est lui-même formé dans la marginalité. Il s'est développé une réputation de cinéaste rebelle et anticonformiste. Né à Maniwaki en 1929, Gilles Carle est un Métis algonquin. Il arrive à Montréal en 1944 où il fait l'École des Beaux-Arts. Mais il ne se trouve aucun talent en particulier. Il exerce mille métiers. Journaliste, dessinateur, empileur de bois, il fait même de la contrebande de cigarettes. En 1963, c'est Rock Demers qui lui donne sa première chance. Un film publicitaire pour le Festival du film international de Montréal.

Carle n'a jamais voulu être réalisateur, mais il le devient progressivement. Sa passion pour le graphisme est plus grande que celle pour le cinéma. Ce qui explique son œil d'esthète. La plupart de ses films auront cette touche du créateur visuel. Pour **Fantastica** en 1980, il veut du Magritte. Dans **Les Mâles**, les teintes sont orangées, cuivrées. Son regard est vif et artistique.

Il fait ses premiers films avec l'Office national du film. Pour la plupart, des courts-métrages. Premier coup de gueule : **Percé on the Rocks** (1964). Un court film plein de style et de couleurs, grinçant et ludique. La marque Carle s'impose. Ensuite, il réalise sa première fiction, **Solange dans nos campagnes** (1964). Une constante dans sa carrière, même s'il a tourné beaucoup de documentaires.

Carle veut faire autre chose que des films de commande pour l'ONF. En 1965, on lui impose un documentaire sur le déneigement à Montréal. Il décide de tourner une fiction, **La Vie heureuse de Léopold Z**. Le film lui apporte une reconnaissance immédiate. Roberto Rossellini alors président du jury du Festival du film international de Montréal lui dit : « Je n'ai rien compris de ce qui se disait de votre film, mais j'ai aimé ce que j'ai vu. »

**Carle ne fait jamais les choses comme les autres. Alors que la majorité des artistes se jettent dans les bras du Parti Québécois, lui joue au rabat-joie.**

Mais la rupture est consommée avec l'ONF. La société d'État refuse de financer **Le Viol d'une jeune fille douce** (1967). Carle claque la porte. D'ailleurs, pendant toute sa carrière, le réalisateur entretient une relation amour-haine avec l'Office. Selon lui, l'ONF est peuplé de décideurs qui ne comprennent rien à la culture. En 1978, il fait part de sa colère quant au financement des films au Québec. « À part Radio-Canada, qui se fout à peu près complètement du cinéma, et l'ONF, qui est un office national de propagande pour l'unité canadienne, il n'y a pas plus que trois ou quatre producteurs qui peuvent aider un réalisateur à faire un film. » Dans les années 80, il travaillera à nouveau avec l'ONF pour un documentaire, **Cinéma, Cinéma** (1985), et **50 ans** (1989), pour lequel il obtiendra la Palme d'or du court métrage à Cannes. Mais encore là, Carle et l'ONF ne s'entendent pas longtemps; le réalisateur s'insurgera bientôt contre la société d'État et sa façon de traiter les cinéastes chevronnés.

Revenons aux années 60. En quittant l'ONF en 1966, Carle trouvait refuge chez Onyx Films et entrait dans son âge d'or cinématographique. C'est chez Onyx qu'il rencontre Pierre Lamy, qui deviendra son ami et producteur. Tout s'enchaîne. Il tourne **Red** (1969), une fable au vitriol sur les tribulations d'un Métis. Le film obtient un beau succès. Puis, il réalise le premier maillon de son tryptique rural, **Les Mâles** (1970). Manifeste sur l'amour libre, très inscrit dans la mouvance hippie, le film est présenté à Cannes avant de connaître un grand succès en France. Avec **La Vraie nature de Bernadette** (1972) et **La Mort d'un bûcheron** (1973), Carle devient un réalisateur international, récoltant des prix au Canada, mais également en Europe et aux États-Unis.

Parallèlement, Carle quitte Onyx et s'enferme avec Pierre Lamy dans un bureau qu'ils appellent *le bunker*, situé Place Bonaventure. L'endroit est clos et le fascine. Il se sent à l'extérieur du monde. Puis, sur le coup de midi, il dénicher des talents. C'est là qu'il rencontre Carole Laure. Il pense à elle pour **La Vraie nature de Bernadette**. Puis, il se ravise. « Elle ressemblait à une fille de campagne qui vient en ville et non l'inverse ». Il jette son dévolu sur Micheline Lanctôt, elle aussi rencontrée aux abords du bunker.

Carle continue de tourner de la publicité. Il réalise des commerciaux pour Pepsi et d'autres liqueurs douces. Il connaît la chanson, on lui doit la série des *Lui, y connaît ça* avec Olivier Guimond. Carle n'est pas un puriste; il tourne de la pub pour faire de l'argent. « Je ne résiste pas à mille dollars. Le cash soulève en moi un vieil instinct de jouissance, je deviens soudain épicurien », avouera t-il plus tard.

Ainsi, il acquiert une réputation de *money maker*. On dit qu'il est un réalisateur commercial. Qu'il fait des films populaires. Mais sa carrière est bien en selle. Dans l'Hexagone aussi. « Assez curieusement, ce sont les communistes qui m'ont accueilli à Paris, alors qu'au Québec, je passais pour un affreux jojo commercial. Là-bas, on me prenait quasiment pour un révolutionnaire, parce que je travaillais à petit budget. »

Il fait découvrir Carole Laure au Québec et à la France. Avec elle, il tourne plusieurs films étalés sur une décennie dont **La Tête de Normande St-Onge** (1975), **L'Ange et la femme** (1977) et **Fantastica** (1980). On lui reproche de trop exposer le corps de son égérie, qui est également sa compagne à la ville. Il n'a que faire des critiques. Il affirme détester les « pensées de groupe qui mettent dans le même sac l'écologie, le féminisme et la pornographie ». Pour lui, le corps de la femme n'est pas honteux. Il ne veut pas le cacher. « Entre montrer à l'écran un couple en train de manger des olives et un couple qui fait l'amour, il n'y a qu'une différence de morale. Or, moi, je veux démoraliser. »

Carle ne fait jamais les choses comme les autres. Alors que la majorité des artistes se jettent dans les bras du Parti Québécois, lui joue au rabat-joie. En 1978, il se dit blasé de la question nationale. Il veut en finir avec ce qu'il appelle la québecitude.

« Depuis que le PQ est au gouvernement, chacun a pu mesurer combien la question nationale pouvait être récupérée, vidée de son contenu, dévoyée par des politiciens bourgeois », dit-il.

Dorénavant, Carle veut faire des films différents. Il s'éloigne des œuvres qui ont fait sa renommée et s'attaque à des projets plus personnels, comme **L'Ange et la femme** et **Fantastica**.

« Avec **L'Ange et la femme**, j'ai décidé carrément de faire un film qui soit antiquébécois [...], qui ne pourrait jamais être perçu comme un film nationaliste. Ce fut de ma part une volonté de briser avec quinze ans de cinéma axé sur une certaine québecitude que j'avais contribué à fabriquer. »

En même temps, Carle cultive les paradoxes. Il souhaite en finir avec la pensée colonialiste du Québec. Il aimerait donner un coup de pied au cul des héros québécois, ces gentils *loosers* qui parsèment notre filmographie. Mais il n'hésite pas à se qualifier lui-même de « petit Québécois », alors qu'il raconte en 1995 sa réaction après avoir reçu une lettre de félicitations de l'ex-président français François Mitterrand, qui avait adoré son film **Jouer avec sa vie** (1982).



Les Plouffe | Chronique des années de guerre

« Avant que je ne tourne **Les Plouffe**, tous les peuples du monde avaient leur chronique de la vie pendant les années de la guerre, pas nous... »

Après quelques années plus difficiles au point de vue professionnel, Carle frappe deux fois plutôt qu'une. Il met en scène deux classiques littéraires québécois, **Les Plouffe** (1981) et **Maria Chapdelaine** (1983), dernière collaboration avec Carole Laure, qui s'est réfugiée dans les bras du musicien Lewis Furey. Deux films classiques dans leur forme qui récoltent un beau succès au guichet.

« Avant que je ne tourne **Les Plouffe**, tous les peuples du monde avaient leur chronique de la vie pendant les années de la guerre, pas nous. »

Mais Carle, le batailleur, le résilient, est fatigué. Son film **La Guêpe** (1986), qui met en scène sa nouvelle flamme, Chloé Sainte-Marie, est descendu par la critique. Il concéda par la suite avoir été bouleversé par cette période. « Après **La Guêpe**, tous mes films sont différents », confie t-il lors de ses entretiens avec Michel Coulombe.

À la fin des années 1980, il accepte la présidence du Comité canadien de la Société des auteurs et compositeurs dramatiques (SACD), qui veut faire reconnaître les droits des auteurs québécois. Il poursuit en parallèle une brillante carrière de documentariste avec **Le Diable en Amérique** (1990) et tourne une série pour la télévision, **Épopée en Amérique** (1997). Ses dernières fictions, **La Postière** (1992) et **Pudding Chômeur** (1996), n'obtiennent pas le succès escompté.

Au début des années 90, Carle apprend qu'il est atteint de la maladie de Parkinson. Après une vie de combats, l'ennemi vient maintenant de l'intérieur. Alors qu'on l'honore partout, le cinéaste se déplace en chaise roulante avec sa compagne Chloé Sainte-Marie. C'est maintenant elle qui est sa voix. Elle qui porte aussi ce gène rebelle, cette désinvolture fascinante. L'avenir de Carle est assuré.